

# Julie Semoroz, les chants de l'intéroception

**MUSIQUE** Sculptrice sonore engagée, l'artiste genevoise interroge le rapport de l'individu au temps mécanique et organique dans une œuvre poétique d'une poignante beauté. Sa dernière installation, présentée dans le cadre du FIFDH, questionne la communication interspèces. Rencontre

DAVID BRUN-LAMBERT  
@brun\_lambert

Quand on entre dans cette galerie genevoise, on la découvre agenouillée sur le sol nu, courbée sur un écran. Pull moutarde sur le dos, leggings bariolés et guêtres aux chevilles, Julie Semoroz nous entraîne aussitôt vers l'installation qui attend: 16 planches de bois de 3 mètres de haut chacune et légèrement inclinées. Au dos, des transducteurs ont été fixés qui génèrent des sons filtrés: grognements, bruissements, bredouillages, ce qu'on veut. On touche. «Doux comme l'avant-bras.» Zen, aussi. On s'y couche et notre corps est traversé de fréquences rassurantes.

«Dans cette pièce, *Douze mille vingt*, je voulais poser la question d'une potentielle utopie, explique l'artiste, 36 ans, tra-

vers la vibration du son, par le regard, par le biais de l'électricité ou encore de manière chimique.»

## «Aménager son temps»

Maintenant assis sur le ciment froid, nous percevons toujours plaintes et grommellements, comme si le bois exposé voulait se mêler à notre conversation. Ça la fait rire, la Genevoise qui, plissant les yeux derrière ses lunettes, montre un essai de la philosophe des sciences Vinciane Despret. Son titre: *Habiter en oiseau*. On lui préférerait *Enquêter avec d'autres êtres*. C'est le nom d'un cycle de rencontres donné par le Théâtre de Vidy-Lausanne et un impératif qui colle bien à la démarche belle et radicale de Julie Semoroz.

«Je propose des regards et suscite la réflexion sur l'es-

Julie Semoroz:  
«Avec cette œuvre, je voulais poser la question d'une potentielle utopie.»  
(ISABELLE MEISTER)

lectures intensives («sur l'accélération sociale, notamment»), équipes créées par affinités et le goût de discussions étalées «sur un temps long», afin de régler ce qui attend. Et puis enfin, il y a son corps: lui dont elle n'avait «aucune conscience» des années auparavant quand elle bossait «jusqu'à l'épuisement», qui s'est un jour «arrêté» et qui la force depuis à «aménager son temps». Alors Julie l'écoute, ce corps. Des limites qu'il lui impose, on croit comprendre qu'elle a puisé son principal sujet.

En peut-être cinq ans, Julie Semoroz est devenue une figure des musiques «expérimentales» en Suisse. A son actif, peu d'enregistrements, mais une suite intimidante de concerts improvisés, de performances solo bruitistes, de collaborations trans-disciplinaires ou de siestes musicales. Plonger dans

ses paysages distordus ou enluminés parfois, c'est fondre dans un voyage intérieur où quelquefois on souffre, mais où toujours on se trouve. «J'ai besoin d'être challengée», dit cette fille d'un ingénieur du son qui, gamine, traînait dans les backstages de JazzOnze+ ou Paléo. «J'aime essayer de nouvelles choses et explorer.»

Aussi, contribuer à dégommer une «société postindustrielle consumériste» que ses compositions saccagent comme à coups de griffes. «Ma trajectoire est sinueuse, pose-t-elle. J'ai étudié l'anthropologie, le journalisme et le cinéma à l'uni avant d'entrer à la Haute Ecole d'art et de design de Genève. Mes profs se nommaient Vincent Barras, Jacques Demierre ou Swann Thommen. Avec eux, j'ai compris qu'il existait une multitude de formats sonores possibles. Ça m'a libérée.

**«En expérimentant le son, j'ai compris que je pouvais induire un discours politique à mon art. Je me suis alors sentie complète»**

J'ai exploré les possibilités de ma voix et ai commencé à utiliser des loopers et des programmes sur ordinateur. En expérimentant le son, j'ai compris que je pouvais induire un discours politique à mon art. Je me suis alors sentie... complète.»

Julie Semoroz tâtonne, rapidement trouve, affirme sa patte,

exigeante et songeuse dans le même geste. Elle conçoit des concerts-performances pour une personne, glane du son au Japon, décolle pour le Chili plusieurs fois et s'y retrouve en pleine tournée lorsqu'éclate la guérilla. «J'ai une sensibilité particulière à la violence physique», souffle-t-elle, pudique.

## Démarche multidisciplinaire

Vient *We Need Space*, dispositif multiforme montré au Grütli entre installations, mouvements, textes et sons. On lui propose ensuite une résidence artistique au CISA-Campus Biotech à Genève. Elle s'y passionne pour l'intéroception, perception par le système nerveux des modifications ou des signaux générés par l'état interne d'un corps, et y rencontre Didier Grandjean, professeur en neuropsycholo-



**Plonger dans ses paysages distordus ou enluminés parfois, c'est fondre dans un voyage intérieur où quelquefois on souffre, mais où toujours on se trouve**

queuse de sons et chercheuse à sa manière. Si dans dix mille ans il était possible d'établir une communication interspèces, comment communiquerait-on les uns avec les autres? Il y a tant de façons de le faire: à

pace urbain, l'écologie, l'utopie, le vivre-ensemble, avec une approche anthropologique mêlée à l'art», affirme-t-elle, intarissable lorsqu'il s'agit de préciser les dynamiques de son travail. On l'écoute alors lister: